Emmanuel DE WARESQUIEL, *Cents Jours, la tentation de
l'impossible, mars-juillet 1815*

Paris, Fayard, 687 p., ISBN 978-2-213-62158-6, 28 €

Jacques Hantraye

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11592>

DOI : 10.4000/ahrf.11592

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 207-209

ISBN : 978-2-200-92560-4

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Hantraye, « Emmanuel DE WARESQUIEL, *Cents Jours, la tentation de l'impossible, mars-juillet 1815* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 358 | octobre-décembre 2009, mis en ligne le 29 juillet 2010, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11592>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Emmanuel DE WARESQUIEL, *Cents Jours, la tentation de l'impossible, mars-juillet 1815*

Paris, Fayard, 687 p., ISBN 978-2-213-62158-6, 28 €

Jacques Hantraye

RÉFÉRENCE

Emmanuel DE WARESQUIEL, *Cents Jours, la tentation de l'impossible, mars-juillet 1815*, Paris, Fayard, 687 p., ISBN 978-2-213-62158-6, 28 €

- 1 Les Cent-Jours ont donné lieu dans le passé à des travaux importants, tels ceux d'Émile Le Gallo et de Frédéric Bluche, sans oublier l'ouvrage de Jean Tulard sur le vol de l'Aigle. Le dernier livre d'Emmanuel de Waresquiel, *Cent Jours. La tentation de l'impossible*, apporte à son tour beaucoup à la connaissance des événements du printemps 1815. Cet ouvrage, qui apparaît en même temps comme un essai et une étude embrassant tout le début du XIX^e siècle, renouvelle l'approche de cet épisode bref mais essentiel. L'auteur rend ce moment intelligible en envisageant les questions politiques, diplomatiques, militaires et financières à l'échelle européenne, de même qu'il présente à part égale les deux parties en présence. Les attitudes et les choix des individus sont mis en perspective dans le cadre de leurs parcours personnels et des conceptions politiques du temps. Au-delà, le livre confère une profonde cohérence à l'ensemble de la période qui va de 1795 à 1815, que l'on a souvent tendance à fragmenter. Il dessine en particulier des pistes stimulantes au sujet de la Première Restauration, encore peu étudiée. Emmanuel de Waresquiel s'appuie sur de nombreuses sources françaises et étrangères, essentiellement les mémoires et la correspondance d'un nombre important de contemporains, abordés de façon critique.
- 2 Dans la continuité de la réhabilitation de Louis XVIII entreprise par E. Lever, Emmanuel de Waresquiel insiste sur les qualités politiques du roi, héritage des Lumières forgé par

l'exil en Angleterre. Le monarque accepte les limites posées à sa souveraineté, tandis qu'il entérine les conquêtes sociales de la Révolution, ce qui fait de la Première Restauration un des régimes les plus libéraux en Europe. La force du souverain tient également aux structures étatiques et administratives dont il hérite. Lorsque Napoléon menace son pouvoir, le roi cherche à donner un caractère plus libéral aux institutions. Il espère se concilier les Français, de même qu'il entend asseoir plus fermement la Charte, mais il ne rallie pas l'armée. En parallèle, l'auteur insiste sur l'adhésion de Napoléon à un système politique libéral et parlementaire, l'Acte additionnel répondant ici à la Charte dans le cadre de la surenchère entre les deux monarques. Mais les constitutionnels modérés, tels Guizot et Royer-Collard, sont dans l'incapacité de conduire plus loin cette libéralisation, tandis qu'avorte le projet constitutionnel conçu par les députés, le plus avancé de tous.

- 3 L'action des deux souverains est plus ou moins paralysée. Certes Louis XVIII dispose lors de son exil d'atouts qui distinguent très nettement l'émigration de 1815 de la précédente. Mais il ne jouit que d'une marge de manœuvre étroite entre des alliés méfiants jusqu'en 1818 et les partisans de Napoléon, sans oublier ceux du comte d'Artois et du duc d'Orléans. Toutefois, les puissances se décident officiellement à soutenir la cause des Bourbons, par pragmatisme.
- 4 Napoléon, pour sa part, jouit d'une légitimité reposant sur l'identification à la patrie qui dépasse la notion de souveraineté populaire en faisant de lui le porteur des espoirs du peuple. Mais il n'en fait guère usage. En effet, persuadé de sa légitimité et en accord avec ses conceptions politiques et sociales, il renonce à un véritable appel au peuple une fois revenu aux Tuileries. Malgré tout, il suscite une radicalisation des positions populaires, liée au réveil de courants hostiles au clergé et aux classes aisées. Le marasme des affaires lui aliène la bourgeoisie, alors que les administrateurs se mettent en retrait par royalisme ou attentisme. De plus, l'Acte additionnel déçoit les anciens républicains sans convaincre pour autant les libéraux. L'insurrection populaire n'a pas lieu lors de l'abdication, faute de mobilisation idéologique et sociale et en raison de la présence militaire étrangère. Enfin, Napoléon n'est plus le seul maître du jeu, désormais les autres puissances en disposent également.
- 5 À propos du rapport entre la population et le pouvoir, Emmanuel de Waresquiel revendique une approche du politique par l'étude des pratiques et du discours des élites, « les plus lucides », écrit-il, au milieu d'une population composée selon lui d'analphabètes à 80 %. Selon l'auteur, le 20 mars est « une révolution sans le peuple, une révolution par le vide et l'effondrement plus que par l'insurrection ». À ses yeux, les officiers de rang inférieur et la troupe jouent un rôle beaucoup plus déterminant dans la prise du pouvoir qu'en 1799. À ce titre, Emmanuel de Waresquiel s'intéresse peu à l'élection des maires et adjoints du printemps 1815. Cet épisode est moins envisagé comme un moment de débat et d'apprentissage des pratiques électorales qu'en tant qu'échec politique du régime, au motif que la plupart des individus désignés seraient des partisans du roi. On objectera que ceux-ci sont souvent à la tête des municipalités depuis l'Empire, sans oublier qu'un certain nombre d'élections ont été annulées parce que les individus élus professaient des positions trop avancées aux yeux de l'administration. Nombre de nominations ont donc été effectuées après coup dans les bureaux des préfectures. On suivra par contre l'auteur dans la présentation de l'élection des députés, sur laquelle on insiste généralement peu.

- 6 *A contrario*, l'auteur met l'accent sur l'existence et l'expression politique d'un peuple royaliste des villes et des campagnes de l'Ouest et du Midi. Ceci s'explique par la reprise du commerce maritime et par l'allègement des droits de douane mené sous la Première Restauration, sans oublier le souvenir des années 1795-1797. Pour Emmanuel de Waresquiel, la terreur blanche est l'une des formes d'expression de ce « royalisme populaire ». C'est bien le signe qu'une politisation du peuple existe. Du côté de l'empereur, comme le souligne Emmanuel de Waresquiel, le soutien populaire est miné par l'action policière, l'absence de meneurs et surtout la lassitude.
- 7 L'auteur décrit avec talent les jours précédant le retour de Louis XVIII. Fouché, qui agit dans l'ombre, est un personnage essentiel de la fin des Cents-Jours, notamment par son rôle dans la mise à l'écart de Napoléon. Il cherche à gagner du temps en attendant le retour du roi qui apparaît comme inéluctable. Il défend malgré tout l'idée que le souverain a intérêt à se soumettre à la Révolution. Pourtant, c'est Wellington qui joue le rôle décisif dans le processus de restauration, en modérant les exigences des Prussiens dont l'auteur souligne par ailleurs la violence, dans une vision un peu biaisée parfois par la mémoire de 1940-1945.
- 8 Emmanuel de Waresquiel conclut donc sur l'échec durable de la mise en place d'un système politique libéral. En 1815, Le duc d'Orléans, qui pourrait incarner la solution du « tiers parti », préfère rester en retrait. L'étroite marge de manœuvre dont disposent les deux souverains, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leurs frontières, joue ici un rôle essentiel. Le monarque a perdu la bataille des symboles et des représentations.
- 9 En définitive, si le roi et le régime constitutionnel ont gagné en apparence, les Cents-Jours, en liant étroitement la cause de l'indépendance nationale et des libertés, entraînent l'échec de la Restauration libérale.